

Un socialiste argentin à Nice : les effets de l'exil sur la pensée politique de Manuel Ugarte (1921-1933)

Erwan Sommerer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5718>

DOI : 10.4000/cdlm.5718

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 89-100

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Erwan Sommerer, « Un socialiste argentin à Nice : les effets de l'exil sur la pensée politique de Manuel Ugarte (1921-1933) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5718>

Un socialiste argentin à Nice : les effets de l'exil sur la pensée politique de Manuel Ugarte (1921-1933)

Erwan SOMMERER

On souhaite prendre ici pour objet la pensée politique de Manuel Ugarte, écrivain et militant socialiste argentin, et la mettre en lien avec une trajectoire biographique marquée par une période d'exil d'une quinzaine d'années. Né à Buenos Aires en février 1875, Ugarte a passé la plus grande partie de sa vie hors de son pays natal, notamment à Nice où il a vécu de 1921 à 1933 et où il est mort en décembre 1951. Pendant cette période, il a écrit et publié des livres et des articles relevant aussi bien du champ de la littérature que de l'essai politique. C'est à ce dernier genre que l'on s'intéressera surtout, et cette étude s'inscrit donc dans un cadre général qui est l'histoire des idées politiques latino-américaines, et plus précisément l'histoire des idées politiques argentines au xx^e siècle¹.

D'un point de vue méthodologique, une telle démarche implique de travailler sur deux types de données. D'une part sur des œuvres, ou du moins des corpus textuels identifiables à des œuvres, que ce soit sous forme d'ouvrages, d'articles, de discours, voire de programmes ou de tracts diffusés dans l'espace public. D'autre part sur les processus de production de ces œuvres, ce qui implique une attention toute particulière à leur contexte socio-politique d'élaboration et à la biographie individuelle de leur auteur : les étapes de sa vie, ses rencontres, ses prises de position dans les débats de son époque ou encore les lieux géographiques ou institutionnels d'où il s'est exprimé. Dans l'idéal, il s'agit donc de proposer une série de correspondances entre le parcours de l'auteur, la formation et l'évolution de sa pensée, et l'état de ce que l'on pourrait appeler le marché international des

1. Délimiter un tel champ impose de rompre avec une histoire des idées décontextualisée et prendre en compte les logiques locales de réception ou de rejet de la pensée politique occidentale. Cela implique aussi une conception plus dynamique des œuvres et de leur diffusion. Proposer une histoire des idées politiques argentines force ainsi à réfléchir sur la capacité des cultures périphériques à produire leurs propres canons. Voir Dario Castiglione et Iain Hampsher-Monk, *The History of Political Thought in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; José Ingenieros, *La evolución de las ideas argentinas*, Buenos Aires, L. J. Rosso, 1937 ; José Luis Romero, *Las ideas políticas en Argentina*, Buenos Aires, Tierra Firme, 1959 ; Enrique de Gandía, *Historia de las ideas políticas en la Argentina*, Buenos Aires, Roque Depalma, 1960 (début de publication), 13 vol. ; Coriolano Alberini, *Problemas de la historia de las ideas filosóficas en la Argentina*, La Plata, Instituto de estudios sociales y del pensamiento argentino, 1966.

idées à un moment donné. Dans le cas de Manuel Ugarte, les sources textuelles sont assez accessibles. Ses principaux écrits politiques ne sont plus réédités, mais on les trouve facilement. De plus, un grand nombre de documents sont disponibles aux Archives générales de la Nation à Buenos Aires. En revanche, ses textes littéraires, plus nombreux, publiés à l'origine en France et en Espagne, sont paradoxalement plus difficiles à consulter : leur postérité a été plus modeste que la part militante de l'œuvre. Dans le strict cadre de notre propos, ils seront donc considérés comme secondaires.

Deux autres sources peuvent être mentionnées. La première est autobiographique, Ugarte évoquant son parcours dans des ouvrages publiés dans les années 1930 et 1940². Il s'agit d'une source utile, mais partielle et forcément subjective, dans laquelle le récit de vie se mêle à des réflexions sur le rôle de la littérature ou sur les écrivains en Argentine au début du siècle. La seconde est biographique, constituée des travaux de Norberto Galasso, historien argentin et promoteur d'un courant politique appelé la Gauche nationale dont Ugarte serait, selon lui, un précurseur³. Cette source est riche, précise, et fait autorité. Mais elle est biaisée par la lecture partisane *ad hoc* qui est faite de l'œuvre⁴. Notre projet n'étant pas de fournir un aperçu biographique concurrent ou complémentaire, nous tâcherons d'utiliser ses travaux de façon lucide. Dans l'ensemble, même si ces sources sont imparfaites, elles demeurent suffisantes pour nous autoriser à donner quelques pistes de corrélation entre l'œuvre de Manuel Ugarte et sa trajectoire biographique.

Enfin, on achèvera ces précisions méthodologiques en inscrivant notre propos dans un domaine théorique plus large, lié à la question de l'exil et du statut de l'exilé : il s'agit de la sociologie d'inspiration phénoménologique d'Alfred Schütz. On pense notamment à l'un de ses articles les plus connus, « L'étranger... »⁵. Dans ce texte, Schütz réfléchit aux conséquences de la confrontation interculturelle sur les représentations du migrant, décrivant la distanciation spontanée qui s'opère chez lui ainsi que sa capacité à questionner tant les codes sociaux de sa culture d'origine que celle de sa société d'accueil. Comme on le verra, cela nous semble une grille de lecture opératoire pour étudier l'effet de l'exil sur la pensée politique d'Ugarte.

Pour mener à bien cette étude, on se propose donc dans un premier temps de présenter, de manière synthétique, les grandes lignes de cette pensée avant de revenir plus en détails sur la place de l'exil dans le parcours biographique de

2. Manuel Ugarte, *El dolor de escribir*, Madrid, Compañía Iberoamericana de Publicaciones, 1933 ; Manuel Ugarte, *Escritores iberoamericanos del 900*, Santiago de Chile, Orbe, 1943.
3. Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 1 et t. 2, Buenos Aires, Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1973. Sur la Gauche nationale : Erwan Sommerer, « Résistance à l'extériorité et populisme dans la pensée politique argentine. L'exemple de la Gauche nationale », *Pandora*, n° 8, 2008, p. 171-186.
4. Par souci de diversification des sources, nous utiliserons d'autres travaux biographiques, qui sont toutefois moins complets : César Arroyo, *Manuel Ugarte*, Paris, Le livre libre, 1931, p. 33-62 et p. 117-122 ; Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico de la izquierda argentina*, Buenos Aires, Emecé editores, 2007, p. 666-671.
5. Alfred Schütz, « L'étranger, essai de psychologie sociale » (1944), dans Alfred Schütz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 216-235.

l'auteur. Dans un second temps, on s'efforcera de montrer le rôle joué par la condition d'exilé dans l'élaboration de son œuvre, en décrivant le changement d'optique culturelle et politique qu'elle a produit chez lui ainsi que les rencontres et les relations qu'il a nouées en France. Sans oublier, pour finir, un thème qui paraît incontournable quand on analyse ce type de trajectoires, et que Schütz a évoqué dans ses travaux : le thème du retour, lorsque le migrant tente de rentrer chez lui et mesure le décalage qui s'est instauré avec sa propre culture d'origine.

Idees politiques et place de l'exil dans le parcours biographique

On commencera par exposer brièvement les idées politiques de Manuel Ugarte, puis l'on se demandera dans quelle mesure on peut le qualifier d'« exilé ». Sa pensée, tout d'abord, se structure autour de trois grandes thématiques interdépendantes qui sont le socialisme, le nationalisme et l'anti-impérialisme⁶. Ainsi, il adhère en septembre 1903 au Parti socialiste argentin, fondé en 1896 par Juan B. Justo, qui est l'une des figures de la gauche à l'époque⁷. L'échiquier politique est alors en structuration au sein d'un régime censitaire dominé par une oligarchie conservatrice liée au secteur agro-exportateur⁸. Le Parti socialiste se veut le défenseur des populations urbaines ouvrières venues d'Italie ou d'Espagne, peu nombreuses et peu mobilisées. Face à la concurrence de l'anarcho-syndicalisme, ses positions sont réformistes, alignées sur celles de la social-démocratie européenne ; c'est un parti faible et minoritaire. Ugarte y adhère à la suite d'un voyage de jeunesse à Paris⁹ et souscrit à son optique modérée. Il est convaincu de la nécessité d'une lutte pour la justice sociale et pour l'émancipation des ouvriers à l'intérieur du système démocratique libéral. Le réformisme socialiste est donc le fondement de sa pensée politique. Toutefois, l'originalité et le caractère inhabituel de ses positions, qui en font rapidement un élément dissident au sein du parti, viennent des deux autres composantes de sa pensée.

C'est le cas pour son nationalisme, articulé en deux niveaux. Le premier est celui de la nation argentine. Que ce soit dans ses réflexions sur la littérature ou

6. Ces thèmes sont articulés dans son premier ouvrage véritablement politique : Manuel Ugarte, *El Porvenir de la América española*, Valencia, Prometeo Editor, 1910.

7. Sur le Parti socialiste argentin : Victor Alba, *Politics and the labor movement in Latin America*, Stanford, Stanford University Press, 1968, p. 62-82 ; Alberto Ciria, *Parties and power in modern Argentina (1930-1946)*, New York, State University of New York Press, 1974, p. 129-135. Sur Juan B. Justo : Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico...*, op. cit., p. 326-332.

8. Le principal mouvement d'opposition est l'Union Civique Radicale (UCR) du futur président Yrigoyen. Sur ce parti : Leslie Bethell (dir.), *Argentina Since Independence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 105-111.

9. Sur l'importance du voyage en Europe – et particulièrement en France – pour la génération d'écrivains latino-américains à laquelle appartient Ugarte : Claudio Maíz, *Imperialismo y cultura de la resistencia, Los ensayos de Manuel Ugarte*, Cordoue, Ediciones del Corredor Austral, 2003, p. 94-108 ; Claudio Maíz, *De Paris a Salamanca. Trayectorias de la modernidad en Hispanoamérica*, Salamanca, Ediciones Universidad, 2004, p. 30-41 ; Beatriz Colombi, « Camino a la Meca : escritores hispanoamericanos en París (1900-1920) », dans Carlos Altamirano (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina*, t. 1, Buenos Aires, Katz Editores, 2008, p. 544-566.

sur l'évolution politique de son pays, Ugarte prône une rupture avec ce qu'il appelle une « atmosphère d'imitation » ou la « vie de reflet », c'est-à-dire l'acceptation de styles, de normes ou d'idées politiques importés depuis l'Europe ou les États-Unis¹⁰. Dans le domaine politique, qui nous intéresse plus particulièrement, Ugarte défend une adaptation du socialisme aux spécificités locales et se montre hostile à une application mécanique de recettes ou de modèles énoncés dans un autre pays ; il prône également l'indépendance de l'Argentine vis-à-vis des puissances coloniales, insistant sur la compatibilité, selon lui, entre socialisme et nationalisme. C'est en cela qu'il rompt avec la ligne dominante au sein de son parti, où prévaut la doctrine classique de l'internationalisme prolétarien et l'idée d'un socialisme universel, susceptible de s'appliquer à l'identique, de manière scientifique, à tous les pays.

Mais il faut ajouter immédiatement que ce nationalisme s'applique aussi à un second niveau, central dans sa pensée. Il s'agit de l'Amérique latine tout entière : Ugarte est l'un des principaux théoriciens du continentalisme latino-américain ; par-delà le morcellement issu des guerres d'indépendances du XIX^e siècle, il localise une homogénéité culturelle sous-jacente sur laquelle il veut appuyer un projet émancipateur¹¹. Pour lui, la libération sociale et nationale de l'Argentine doit être le point de départ d'un mouvement plus vaste de convergence politique globale¹². Ce projet d'unité continentale constitue la clé de voûte de sa pensée. Bien plus que le socialisme, c'est cela que la postérité a retenu de son œuvre, alors qu'il n'a rencontré aucun écho favorable, mais plutôt l'hostilité, à l'intérieur de son parti.

Il en va de même pour l'anti-impérialisme. À l'époque, les États-Unis et l'Angleterre se disputent – sur le plan économique et diplomatique – les anciennes colonies d'Amérique Latine. L'indépendance acquise quelques décennies plus tôt a laissé place à des régimes étroitement liés aux influences anglo-saxonnes. Les interventions militaires américaines – notamment à Cuba – ainsi que la théorie du Big Stick énoncée par Roosevelt, apparaissent comme une marque autoritaire de limitation de l'autonomie réelle de ces pays. C'est dans ce contexte qu'Ugarte associe la défense de l'unité continentale à un rejet de l'impérialisme qui passe

10. Plusieurs de ses textes relèvent d'un tel rejet des influences extérieures. « La Manía de imitar » (Nice, 1929) ; « El Idioma invasor » (Nice, 1929) ; « El Arte nacional » (Nice, 1930) ; « Estado social de Iberoamérica » (Viña del Mar, Chili, 1940). Articles disponibles dans Manuel Ugarte, *La Nación latinoamericana*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1978.

11. Sur le continentalisme latino-américain : Adriana Arpini, « Posiciones en conflicto : latinoamericanismo - panamericanismo », dans Hugo Biagini et Arturo Roig (dir.), *El pensamiento alternativo en la Argentina del siglo XX*, t. 1, Buenos Aires, Editorial Biblos, 2004, p. 31-50 (sur Ugarte : p. 43-46) ; Miguel Barrios, *El latinoamericanismo en el pensamiento político de Manuel Ugarte*, Buenos Aires, Editorial Biblos, 2007.

12. Il s'agit d'impulser une même logique d'unification – sous une forme plus pacifique – que celle de l'Italie ou de l'Allemagne. Dans le contexte latino-américain, l'Argentine ou le Mexique seraient susceptibles de jouer le même rôle que le Piémont-Sardaigne ou la Prusse. Ainsi, selon Ugarte, dès lors qu'existe une homogénéité sous-jacente, la réalisation de l'unité territoriale ne saurait être perçue comme impérialiste. Manuel Ugarte, *Mi Campaña hispanoamericana*, Barcelona, Cervantes, 1922 (édition numérique), p. 103-104 et p. 127 ; Manuel Ugarte, *El destino de un continente*, Madrid, Editorial Mundo Latino, 1923 (introduction).

par la dénonciation des États-Unis, jugés expansionnistes et décrits comme une menace pour la civilisation latino-américaine. Il développe l'idée que les nations du continent sont restées en situation de subordination coloniale et qu'elles sont soumises aux intérêts géopolitiques des États-Unis par l'intermédiaire des élites locales. C'est pourquoi il appelle de ses vœux une « seconde indépendance »¹³ qui aboutirait, à l'échelle du continent, à la libre expression d'une identité spécifique¹⁴.

Ces trois axes de sa pensée politique en font un militant atypique du Parti socialiste, au sein duquel ces questions sont peu débattues et choquent Juan B. Justo et les autres dirigeants : Ugarte est taxé de chauvinisme, et l'idée d'une menace impérialiste est perçue comme fantasque. Pour les leaders socialistes, les modèles européens ou américains diffusés en Amérique latine sont des vecteurs de civilisation et de développement, y compris pour la classe ouvrière, et non des menaces pour l'Argentine ou les autres nations du continent¹⁵. Ce décalage avec la ligne dominante de son parti débouche, après plusieurs polémiques assez dures, sur son exclusion en novembre 1913¹⁶. Cet isolement politique et intellectuel est l'une des causes de son départ quelques années plus tard, et il faut donc à présent en venir à la place de l'exil dans son parcours biographique. À ce titre, il est intéressant de problématiser cette notion et de préciser dans quelle mesure elle s'applique à certaines périodes de sa vie.

Son exil, tout d'abord, est volontaire. Il n'est pas chassé d'Argentine, il ne part pas parce que sa liberté ou sa sécurité sont en jeu et ne fait l'objet d'aucune interdiction de séjour. Mais le terme « volontaire » doit être employé avec précaution, tant il existe des facteurs qui peuvent forcer un individu à s'exiler, même sans menace directe ou explicite. Dans le cas de Manuel Ugarte, c'est le peu d'écho rencontré par ses idées, l'absence de tribune médiatique et surtout ses difficultés financières qui provoquent un départ dont le caractère volontaire doit donc être relativisé. Par ailleurs, l'utilisation de la notion d'exil à son sujet peut être discutée si l'on analyse plus précisément sa biographie. Ugarte, en effet, a peu vécu en Argentine, et il faut questionner la possibilité même d'un exil lorsque manque un vrai référent, une balise stable avec laquelle il serait possible de renouer : il réside en Argentine dans sa jeunesse, de 1875 à 1897, avant un séjour à Paris où il fréquente les milieux littéraires et découvre le socialisme ; il rentre en Argentine en 1903 et repart presque immédiatement car il est désigné comme délégué du Parti socialiste aux Congrès de la II^e Internationale à Amsterdam en 1904 puis à celui

13. Il utilise régulièrement ce terme. Cf. par exemple, dans l'ordre chronologique, Manuel Ugarte, « La Patria grande del provenir » (Bogotá, 1912), p. 26 ; Manuel Ugarte, « Manifiesto a la juventud latinoamericana » (Nice, 1927), p. 114 ; Manuel Ugarte, « La Salvación de nuestra América » (Nice, 1930), p. 42 ; Manuel Ugarte, « Alguno nuevo fermenta en el seno de la colectividad iberoamericana » (Nice, 1950), p. 246, dans Manuel Ugarte, *La Nación latinoamericana*, *op. cit.*

14. Claudio Maíz, *Imperialismo y cultura...*, *op. cit.*, p. 135-139.

15. C'est notamment la position de Nicolás Repetto, leader historique du Parti socialiste argentin et successeur de Juan B. Justo. Sur ce thème : Mario Rapoport, « Argentina », dans Leslie Bethell et Ian Roxborough (dir.), *Latin America between the Second World War and the Cold War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 98 et 106.

16. Sur ces polémiques : Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 1, *op. cit.*, p. 306-316.

de Stuttgart en 1907¹⁷ ; il ne retourne en Argentine qu'en mai 1913, après un long voyage en Amérique latine et il est exclu du parti en novembre.

À cette époque, il est devenu l'un des chefs de file du continentalisme et de l'anti-impérialisme latino-américains, mais il ne parvient pas à s'imposer sur le plan littéraire¹⁸ ou politique dans son propre pays : il y reste six ans, fondant et animant une revue éphémère¹⁹, puis repart en février 1919. Cette date marque le vrai début de l'éloignement : il projette de vivre en Europe de ses articles et romans, tout comme il l'a fait brièvement dans sa jeunesse. Après un passage par Madrid, il s'installe à Nice avec son épouse en janvier 1921²⁰. Il reste en France jusqu'en 1935, date à laquelle il rentre en Argentine.

Si l'on examine sa biographie de façon globale, on voit qu'il a vécu 76 ans et n'a passé qu'une trentaine d'années dans son pays natal, dont la majeure partie pendant sa jeunesse, avant ses premières interventions dans l'espace public et sa participation aux débats politiques nationaux. Après sa première expatriation en 1897, à l'âge de 22 ans, il n'a cessé en quelque sorte d'y retourner et d'en repartir. Dès lors, on constate que le voyage, la prise de distance avec l'Argentine, acquièrent chez lui un caractère récurrent et constituent des phases majoritaires de son parcours. Mais ce pays ne cesse pourtant d'être au cœur de ses réflexions en tant qu'objet à observer et à analyser, dont il espère l'évolution politique et la libération vis-à-vis de ce qu'il décrit comme une domination étrangère. C'est pour cette raison que l'on peut légitimement parler d'exil, d'incapacité à rentrer ou à rester dans un lieu qui est toujours pensé comme un repère, un endroit où l'on souhaite revenir mais où les conditions ne sont pas réunies pour autoriser un réenracinement durable.

Exil et production de l'œuvre

Il faut à présent revenir en détails sur la période qui nous intéresse plus précisément, celle pendant laquelle Manuel Ugarte a vécu à Nice, entre 1921 et 1933, et décrire le rôle qu'elle a joué dans l'évolution de ses idées. Trois effets de l'exil sur la pensée politique de cet auteur nous semblent pouvoir être relevés. Le premier est l'effet de distanciation. Dans la sociologie d'Alfred Schütz, cela correspond à la capacité spontanée de l'exilé ou du migrant en situation de décalage interculturel à juger, de l'extérieur, sa culture d'origine et à en discerner les codes et les normes impensés. Depuis la France, entre 1897 et 1903, puis surtout entre 1921 et 1935, Ugarte découvre l'Amérique latine comme la voient les Européens, c'est-à-dire

17. *Ibid.*, p. 165-172 et p. 203-209.

18. À l'exception d'écrits de jeunesse publiés à compte d'auteur à la fin du XIX^e siècle, les éditeurs des livres de Manuel Ugarte sont localisés hors d'Argentine, notamment en France. C'est l'une des causes de son échec dans sa tentative – pourtant soutenue par Gabriela Mistral et Blanco Fombona – pour obtenir le prix national de littérature argentine : sur un plan formel, il n'est pas à proprement parler un auteur « national ».

19. Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 2, *op. cit.*, p. 31-32.

20. Souffrant de paludisme, Ugarte s'installe à Nice pour des raisons de santé : *ibid.*, p. 97 et Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico...*, *op. cit.*, p. 669.

avant tout de manière globale, homogène et donc indifférenciée. Vues de France, les distinctions entre les cultures et les modes de vie des nations latino-américaines tendent à s'estomper au profit de l'impression plus lointaine d'un continent dont la diversité interne est relativisée par l'effet de l'éloignement. Et ce qui pourrait être considéré comme un biais ou une distorsion pour un observateur soucieux de restituer la complexité des sociétés locales – à savoir l'impression de totalité continentale et de proximité des pratiques culturelles ou politiques – devient une voie d'accès à la pensée continentaliste et au projet d'unification. Cela permet à Ugarte de s'affranchir des perspectives nationales, d'en amoindrir la portée et de percevoir l'Amérique latine comme un ensemble cohérent²¹.

Le deuxième effet de l'exil est celui des influences, causées par les rencontres. Ugarte, en effet, élabore et fait évoluer sa pensée politique en fonction de son attachement à des personnalités politiques qu'il rencontre en France et en Europe. C'est le cas par exemple de Jean Jaurès, qui est l'une de ses premières références politiques. Il le côtoie et le soutient lors du congrès de la II^e Internationale à Amsterdam et il est séduit par ses idées, et notamment par son instance sur la nécessaire adaptation des modèles théoriques et idéologiques aux conditions locales de chaque pays²². C'est sous son influence qu'il théorise la distinction entre le patriotisme, donc la défense jugée progressiste de l'indépendance nationale, perçue comme une étape obligée avant toute forme de continentalisme ou d'internationalisme, et le chauvinisme, fondé pour sa part sur une conception excluante de la nation.

Mais l'on s'intéressera surtout à une autre rencontre, tout aussi cruciale, qui prend la forme d'une amitié et d'une collaboration durables avec l'écrivain Henri Barbusse. Cette rencontre est importante sur le plan de la pensée politique proprement dite : au contact de Barbusse, Manuel Ugarte se rapproche des positions d'extrême-gauche et adopte, sans jamais totalement s'inscrire dans ce courant, un langage parfois proche du marxisme. De plus, sur un plan plus pratique, Barbusse lui offre une tribune au sein de la revue *Monde* qu'il fonde et dirige entre 1928 et 1935²³. Cela lui permet de disposer pendant un temps d'un support médiatique stable dans lequel il peut régulièrement exposer ses idées.

Cette collaboration se situe au cœur de l'exil niçois de l'écrivain argentin, et il faut donc en rappeler le contexte. Ugarte s'installe à Nice avec sa femme en

21. « Depuis l'Europe, loin des préoccupations locales qui monopolisent naturellement l'attention dans chacune de nos républiques, je me suis rendu compte [...] qu'entre les républiques latines d'Amérique il y avait des ressemblances et des similitudes plus profondes qu'avec les autres nations du monde ». Manuel Ugarte, dans *La Vanguardia* de juin 1913, cité dans Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 1, *op. cit.*, p. 70. Dans un article de 1930, il attribue cette capacité à monter en généralité par-delà les divergences de surface à l'esprit scientifique français, à ce « don merveilleux de la synthèse » qui mène à « une vision supérieure des choses » : Manuel Ugarte, « Vie de Bolivar », *Monde*, n° 121, 27 septembre 1930, p. 13.

22. Dans le contexte des débats de la II^e Internationale, cela revient notamment à soutenir la stratégie de participation des socialistes français au gouvernement de Millerand. C'est ainsi que Manuel Ugarte prend l'initiative d'un soutien à Jaurès lors du Congrès d'Amsterdam en 1904 : Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, *op. cit.*, p. 167-169 ; Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico...*, *op. cit.*, p. 667.

23. Sur Barbusse et la revue *Monde* : Jean Relinger, *Henri Barbusse*, Paris, PUF, 1994, p. 230-231 ; Philippe Baudorre, *Barbusse*, Paris, Flammarion, 1995, p. 287-289.

1921. Il est alors au seuil d'une période de quatorze ans pendant laquelle il tente de vivre de ses publications, qu'il s'agisse de romans, d'essais ou d'articles, et noue des relations avec les mouvements anti-impérialistes et anticolonialistes internationaux. En 1926, à la suite du décès de sa mère, il touche un héritage et achète une maison au 54, rue Saint-Philippe. C'est pour lui une phase d'activité intellectuelle soutenue. Entre 1922 et 1935, il écrit une demi-douzaine d'articles pour *La Revue de l'Amérique Latine*, *La Revue Mondiale* et *La Revue Argentine*²⁴ et publie une dizaine de livres de tous styles. D'un point de vue biographique, l'année 1927 apparaît comme l'une des plus riches : il est invité en URSS pour les dix ans de la Révolution bolchevique²⁵, et c'est à cette occasion qu'il sympathise avec Barbusse ; il est aussi convié au premier Congrès anti-impérialiste mondial qui se tient à Bruxelles en février 1927, mais décline l'invitation pour des raisons de santé ; enfin, il reçoit la Légion d'honneur, ce qui tend à prouver sa notoriété en France²⁶.

La rencontre avec Barbusse lors du voyage en URSS est manifestement décisive. Ils se rencontrent ensuite régulièrement chez celui-ci, à Miramar, et Manuel Ugarte accepte d'entrer dans le comité directeur de sa nouvelle revue *Monde* dont le premier numéro paraît en juin 1928. On trouve également dans le comité Maxime Gorki, Upton Sinclair ou encore Miguel de Unamuno²⁷. Dans un environnement intellectuel proche du marxisme, Ugarte trouve donc un support qui lui donne l'occasion de synthétiser ses idées et de promouvoir sa conception de l'Amérique latine. Dans *Monde*, entre 1928 et 1931, il publie six articles consacrés à la critique de la dépendance économique de l'Argentine, à la dénonciation de l'impérialisme américain ou encore au soutien de la révolution mexicaine. Il y reprend le thème du rejet des modèles politiques et économiques d'importation au nom de la recherche d'une identité nationale et latino-américaine plus spécifique. Il qualifie ainsi les élites locales de son pays de « rabatteurs de l'impérialisme »²⁸, condamnation qui s'inscrit dans son rejet plus général des oligarchies d'Amérique latine dans lesquelles il voit des ennemis de la libération politique et culturelle du continent et des agents de la domination impérialiste²⁹.

24. Nos recherches nous ont permis de recenser deux articles dans *La Revue de l'Amérique Latine* (auxquels s'ajoutent une dizaine de nouvelles ou d'extraits de roman), un article dans *La Revue Mondiale* (auquel s'ajoute un premier texte publié dans cette même revue en 1899) et quatre articles dans *La Revue Argentine*. Un travail de recension plus exhaustif reste à effectuer.

25. Sur ce voyage, cf. César Arroyo, *Manuel Ugarte, op. cit.*, p. 53-62.

26. Cette notoriété est toutefois difficile à évaluer, de même que les circonstances de cette distinction. Le dossier aux Archives nationales (LH/2640/55) est presque vide et ne comporte aucune information contextuelle. On apprend juste que Manuel Ugarte a été fait Chevalier de la Légion d'honneur au titre de « homme de lettres étranger résidant en France ». Les seuls autres documents sont une demande de renseignement datée de juillet 1952 et la réponse de l'archiviste. Cette demande émane de Philip Smyth, qui a écrit une thèse sur l'auteur. Nous n'avons pas eu accès à ce travail. Philip Smyth, « Manuel Ugarte, Apóstol de la Unión Iberoamericana », *Revista española de antropología americana*, n° 1, 1952-1955, p. 194.

27. Miguel de Unamuno est une influence littéraire majeure pour Ugarte. Il a d'ailleurs préfacé le premier livre qu'il a édité en France (*Paisajes Parisienses*, Paris, Garnier frères, 1901). Sur leur relation, voir Claudio Maíz, *Imperialismo y cultura...*, *op. cit.*, p. 67-75.

28. Manuel Ugarte, « Le problème des deux Amériques », *Monde*, n° 1, 9 juin 1928, p. 2.

29. Manuel Ugarte, « La fin des oligarchies latino-américaines », *Monde*, n° 165, 1^{er} août 1931, p. 12.

C'est depuis Nice, également, qu'il prend position en faveur d'Augusto Sandino, qui mène alors une guérilla au Nicaragua et qu'il entre en contact avec Raúl Haya de la Torre, l'un des représentants du continentalisme anti-impérialiste au Pérou et fondateur de l'Alliance Populaire Révolutionnaire Américaine (APRA)³⁰. Ugarte n'écrit d'ailleurs pas que pour *Monde*. Ses prises de position sont aussi publiées en Espagne, au Mexique ou encore en Argentine³¹. Mais l'on constate à la lecture de l'ensemble de ces articles que la série de textes parus dans la revue de Barbusse offre un condensé assez exhaustif et englobant de sa pensée. Pour cette raison, tant sur le plan biographique qu'intellectuel, ce corpus est un élément central de son exil. Toutefois, après la crise de 1929, ce mode de vie assez dense sur le plan littéraire et social, qui constitue une phase de diffusion maximale de ses idées, est déstabilisé. Ugarte ne parvient plus à vivre de ses diverses publications : il est obligé de vendre sa maison ; il quitte brièvement Nice pour Paris, puis vend la totalité de sa bibliothèque afin de payer le voyage de retour en Argentine en 1935. La fin de cette longue période d'éloignement hors d'Argentine marque paradoxalement la fin d'une certaine stabilité.

Enfin, il reste à évoquer un troisième et dernier effet de l'exil. Nous avons vu que la distance avait engendré, chez Manuel Ugarte, une prise de conscience quant à l'homogénéité du continent latino-américain. Mais si l'exil peut effectivement nourrir chez l'acteur une impression de lucidité vis-à-vis du contexte dont il s'affranchit – quoique la pertinence de la perspective continentaliste puisse être discutée –, il peut aussi atténuer la compréhension des enjeux locaux, avec lesquels l'exilé n'est plus en prise directe. Si l'on analyse les articles d'Ugarte, notamment ceux qu'il publie dans *Monde*, on s'aperçoit qu'il a pu parfois manquer de discernement dans ses analyses de la vie politique argentine, la distance lui en ayant en quelque sorte masqué la complexité. Ainsi, s'il ne cesse de s'intéresser à son pays natal, il semble le faire de manière un peu figée et l'étudier à travers une grille de lecture qui demeure ancrée dans l'optique du socialisme argentin du début du xx^e siècle.

Tout d'abord, malgré son intérêt constant pour l'Argentine, on s'aperçoit qu'il en saisit mal l'évolution et ne prend pas la mesure du bouleversement de sa structure socio-économique dans les années 1930. À cette époque, en effet, émerge une population ouvrière dont le poids est démultiplié à la suite de l'amorce d'industrialisation du pays. Ce nouvel acteur politique provoque la restructuration de l'échiquier politique³². Depuis Nice, cela semble imperceptible. Ou du moins cela ne provoque pas d'infléchissement majeur dans la pensée d'Ugarte. Ainsi, face au

30. Haya de la Torre cite Manuel Ugarte comme l'une de ses influences majeures : voir Victor Raul Haya de la Torre, *Treinta años de aprismo* (1956), *Obras Completas*, t. 6, Lima, Editorial Juan Mejía Baca, 1984, p. 289-293, et son commentaire de *El Destino de un continente* dans *La unidad de América Latina* (1923), *Obras Completas*, t. 1, *op. cit.*, p. 11-16.

31. Pendant sa période niçoise, il publie par exemple des articles dans *El Sol* (Espagne), *El Universal* (Mexique) ou encore dans *Crítica* et *El Argentino* (Argentine).

32. Sous l'effet de la croissance démographique, liée à l'immigration européenne, le corps électoral argentin est multiplié par cinq entre 1916 et 1946, passant de 750 000 à 3 400 000 inscrits (suffrage universel masculin). Dans le même temps, l'exode rural et le développement industriel renforcent le poids des catégories ouvrières. Voir Dario Canton, *Elecciones y partidos políticos en la Argentina*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Argentina Editores, 1973, p. 267-272.

coup d'État de septembre 1930 qui renverse Hipólito Yrigoyen, leader de l'Union Civique radicale (UCR), il renouvelle sa confiance dans le Parti socialiste, tout en espérant qu'il défende les thèmes de l'émancipation nationale et de la lutte contre l'impérialisme³³.

Sur un plan politique, cette attente n'est pas totalement injustifiée : à la suite de la chute d'Yrigoyen, le socialisme parvient momentanément à occuper l'espace de la contestation face au nouveau régime. Cela se traduit en 1931 par une brève poussée électorale en milieu urbain, surtout à Buenos Aires. Mais le parti, en décalage avec l'évolution démographique du pays, incapable d'assurer la représentation des nouvelles catégories ouvrières – son influence sur les syndicats est limitée – et de profiter de l'accroissement du corps électoral, reste en marge du jeu politique³⁴. À l'inverse, Ugarte est critique envers l'UCR : bien que cette force politique ait été à l'origine de la première alternance réelle avec l'oligarchie en 1916, il l'assimile au système partisan hérité du colonialisme.

À Nice, au début des années 1930, Ugarte demeure donc à l'écart d'un moment crucial de l'histoire argentine et montre un attachement presque naïf – mais il est bien sûr facile d'en juger ainsi *a posteriori* – à un schéma partisan ancré dans les premières années du xx^e siècle. Certes, on peut y voir une preuve de sa fidélité envers le mouvement socialiste qui, malgré son hostilité à ses idées, demeure à ses yeux le seul porteur légitime des options sociales et progressistes. Mais l'on peut estimer que l'exil l'a aussi empêché de prendre enfin acte de la marginalité de ce parti, la distance ayant ici un effet opacifiant. Et dans une certaine mesure, ce phénomène est à double sens : vu d'Argentine, Ugarte est caricaturé. Alors que sa situation financière est précaire, il a la réputation de mener une vie opulente et égoïste sur la Côte d'Azur, loin d'un pays durement touché par le chômage et par la misère. On l'imagine peu soucieux de sa terre natale, voire comme un traître payé par l'URSS pour critiquer les États-Unis³⁵. Si l'Argentine d'Ugarte est à la fois éclairée et obscurcie par l'exil, Ugarte est lui-même l'objet d'une distorsion dans le regard de ses compatriotes.

Conclusion

Pour conclure, on voudrait évoquer brièvement l'importance de la fin de l'exil et donc de la difficulté du retour dans l'évolution biographique de Manuel Ugarte.

33. Dans un texte de 1931, il défend le bilan du Parti socialiste et prône un gouvernement issu de l'ensemble de la gauche argentine. Cependant, il persiste à proposer un programme – la nationalisation des richesses nationales et l'anti-impérialisme – qui ne trouve toujours aucun écho à l'intérieur du parti : Manuel Ugarte, «La Hora de las izquierdas» (Nice, 1931), dans Manuel Ugarte, *La Nación latinoamericana*, *op. cit.*, p. 227-233. On notera que, selon les indications biographiques de Norberto Galasso, ce texte aurait été publié dans *Monde*. À ce stade de nos recherches, nous n'en avons trouvé aucune trace.

34. Le succès du PS aux élections législatives de 1931 s'explique par l'absence de l'UCR et par les transferts de voix – principalement les classes moyennes urbaines – qui en ont découlé. Toutefois, ce phénomène temporaire n'a pas permis au parti d'acquérir une base électorale pérenne : Mario Rapoport, «Argentina», dans Leslie Bethell et Ian Roxborough (dir.), *Latin America...*, *op. cit.*, p. 98.

35. Sur cette polémique : Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 2, *op. cit.*, p. 192.

Dans la sociologie de Schütz, le retour de l'expatrié est à l'origine d'un second dépaysement, tout aussi notable que celui qui est engendré par le départ : c'est l'occasion pour l'exilé de constater le décalage qui s'est installé avec sa culture d'origine et l'inadaptation qui en résulte³⁶. Et l'on repère effectivement chez Ugarte, tout au long de sa vie, cette problématique du « retour raté ». On la trouve en 1903, lorsqu'il rentre en Argentine et repart immédiatement après l'adhésion à un parti qui rejette ses idées ; puis on la trouve entre 1913 et 1919, lorsqu'il se réinstalle dans ce pays avant de prendre finalement le chemin de l'exil. Enfin, elle s'applique entre 1935 et 1939 avec l'échec d'un troisième retour, sa brève réintégration au sein du Parti socialiste aboutissant à une nouvelle expulsion à l'issue d'une dernière tentative pour en réorienter le programme. Il part alors vivre au Chili dans des conditions précaires³⁷.

En fait, Manuel Ugarte ne réussit qu'un seul de ses retours, et encore de façon partielle et éphémère. En 1946, en effet, Juan Perón arrive au pouvoir avec un discours nationaliste et anti-impérialiste. Il a le soutien des syndicats ouvriers et il met en place un régime fondé sur une forme autoritaire d'encadrement et de mobilisation des classes populaires. Pendant quelques mois, Ugarte pense être en adéquation avec la culture et le système politique de son pays. Pour lui, comme pour beaucoup d'intellectuels de la Gauche nationale qui ont vécu les années 1930 dans une situation de marginalité, le péronisme est un aboutissement ; il semble incarner sur le plan des institutions et de la politique étrangère le rejet des modèles importés, la lutte contre les influences anglo-saxonnes et le souverainisme économique. Fascisme argentin ou expérience populiste originale, peu importe, pour notre propos, ce que fut réellement ce régime. L'essentiel est qu'Ugarte, à tort ou à raison, croit y découvrir les conditions d'achèvement de son exil et une forme de réalisation de ses idées.

L'arrivée de Perón au pouvoir le pousse à rompre avec le Parti socialiste, qui demeure pour sa part résolument antipéroniste. Il est nommé ambassadeur au Mexique puis au Nicaragua – à l'autre bout de l'Amérique latine – et travaille ainsi quatre ans au service de l'État péroniste avant de démissionner et de se réinstaller à Nice. Il y meurt, peut-être à la suite d'un suicide, en décembre 1951. De fait, par cette incapacité à rentrer durablement dans sa terre natale, il fut une sorte d'exilé permanent, un nationaliste au parcours cosmopolite. L'Argentine et le continent latino-américain s'apparentent, dans sa pensée, à des constructions qui doivent autant à l'analyse objective qu'à une sorte d'idéal abstrait qui en fait des lieux rêvés plus que décrits. L'interpénétration entre ces deux lignes de force de son œuvre – la description scientifique et l'imagination –, ainsi que son peu de goût pour une carrière politique concrète à travers laquelle il aurait pu tenter d'agir sur le devenir de son pays³⁸, ont ôté à son patriotisme son ancrage

36. Alfred Schütz, « L'homme qui rentre au pays », dans Alfred Schütz, *L'étranger*, Paris, Alia, 2003, p. 41-71.

37. Norberto Galasso, *Manuel Ugarte*, t. 2, *op. cit.*, p. 243-244 ; Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico...*, *op. cit.*, p. 670.

38. Ugarte est candidat en mars 1904 à l'occasion des élections législatives. Il est battu tandis que le parti obtient son premier député en la personne de son ami Alfredo Palacios. Quelques années

empirique. Son insatisfaction vis-à-vis de la réalité était donc vouée à se perpétuer et l'on comprend, dans ces conditions, que le retour ait été impossible : l'éloignement géographique propre à la période niçoise fut le symbole d'une distance intellectuelle et identitaire irréductible.

plus tard, en mars 1913, il refuse l'investiture que lui propose le Parti socialiste et prend ses distances avec la compétition électorale : Norberto Galasso, *Manuel Ugarte, op. cit.*, p. 159 et Horacio Tarcus (dir.), *Diccionario biográfico...*, *op. cit.*, p. 667.